

A. Grondeux, in "Archivum Latinitatis Medii Aevi", 70 (2012) pp. 396-400.

J. HAMESSE, J. MEIRINHOS (éd.), *Glossaires et lexiques médiévaux inédits. Bilans et perspectives*, Porto, 2011, 291 p.

Succédant au premier volume consacré en 1996 au même sujet, *Glossaires et lexiques médiévaux inédits* propose, dans l'introduction rédigée par J. Hamesse et J. Meirinhos, un bilan du travail d'édition qui a été accompli durant plus d'une décennie, ce qui constitue un encouragement de valeur pour les projets en cours qui sont évoqués dans le présent volume, en particulier les projets ibériques touchant aux glossaires scientifiques. Il est cependant regrettable que ce vaste panorama de la recherche passée et à venir ne comporte pas d'*index uocabulorum*, d'autant que plusieurs contributions, centrées sur les glossaires médicaux, se trouvent souvent traiter des mêmes termes. Seule une lecture en continu de l'ensemble permet ainsi de comparer la *scothomia* des articles de García González (p. 66) et de Martín Ferreira (p. 105); à tout le moins, des renvois internes auraient pu être mis en place au moment d'une relecture d'ensemble. Il est également dommageable que le volume n'ait pas bénéficié d'une lecture permettant d'éliminer les coquilles et fautes de syntaxe qui déparent les communications des collègues non francophones qui ont fait l'effort d'écrire en français: un toilettage rapide aurait permis de débarrasser leurs textes de nombreuses scories. On peut enfin s'étonner de l'ordre aléatoire du volume, où plusieurs regroupements paraissaient pourtant s'imposer (glossaires généraux, trivium, sciences et médecine, philosophie, théologie). Nous nous permettrons de suivre ici cet ordre thématique improvisé pour présenter les différentes communications.

1. Glossaires généraux et grammaires

Le volume s'ouvre sur la contribution très importante de Franck Cinato («Les gloses des grammairiens carolingiens sur les grammaires tardo-antiques. Un apport sous-estimé», p. 1-21), qui retient l'attention à plus d'un titre: par la richesse de la documentation proposée, par les liens de la lexicographie et de la grammaire qu'elle met une fois de plus en avant, par l'enquête historiographique enfin, qui rappelle pourquoi ces recherches ont pris tant de retard et révèle l'étendue de ce qui reste à faire. Un riche dossier illustratif montre ainsi, citations à l'appui, que notre méconnaissance des glossaires tient pour beaucoup au mépris déclaré des savants du XIX^e siècle, qui se refusaient à prendre au sérieux ces «aberrations philologiques», pour reprendre l'expression

de G. Goetz, qui pour eux ne faisaient qu'attester «une ignorance et une puérité qui témoignent de la barbarie où l'on était plongé», celle d'un temps où «on se posait des questions puérites et on résolvait puérement des questions sérieuses» (Thurot). Face à ces condamnations, l'Auteur rappelle la nécessité de prendre ces gloses pour ce qu'elles sont, et que leur intérêt réside précisément dans le fait qu'elle reflètent une approche «servilement attachée à la lettre», nous permettant ainsi d'assister à la naissance de la lexicographie, car «les maîtres carolingiens qui avaient tout à faire se sont attelés courageusement à cette étude». Sans nier «le lot d'errances inévitables dues au peu d'outils de travail à leur disposition», il convient de reconnaître un ensemble de réalisations qui vont ensuite constituer le socle du savoir médiéval. Autour de l'exemple des mots *stlata* / *stlataria*, un corpus nourri de citations vient mettre en lumière les relations complexes entre lexiques et grammairiens, en proposant un exemple de cas très net où, à côté de la grande filiation qui va du *Liber glossarum* à Papias, les gloses carolingiennes sur Priscien ont joué le rôle de relais entre les glossaires et les grammairiens lexicographes d'un côté, et Papias et ses continuateurs de l'autre. L'étude montre la nécessité impérieuse de revoir le schéma proposé par Goetz et admis depuis, en y intégrant une seconde étape, pour aboutir à un schéma affiné en quatre temps : 1. le *Liber glossarum*, élaboré avant l'étude de Priscien, étape où la contribution du grammairien est faible. 2. la constitution, entre la mi IX^e siècle et la mi XI^e siècle de corpus de gloses sur Priscien, appuyées en partie sur le *LG*. 3. vers 1050, avec Papias, la refonte du *LG*. 4. à partir du XII^e siècle, seconde réception de Priscien, qui marque le renouveau des commentaires et la rénovation des conceptions grammaticales, mais aussi la mise en œuvre d'une lexicographie au service de l'analyse grammaticale (Pierre Hélié, Osbern de Gloucester, Hugutio de Pise, Jean Balbi).

A. Cizek («Un lexique inédit de la première moitié du XIII^e siècle : Gualtierus Esculanus, *Speculum artis gramatice*, avec l'incipit : *Amiracione inextimabili...*», p. 24-38) plaide pour une édition critique de ce lexique de Gautier d'Ascoli, qui s'inscrit entre Hugutio et Jean de Gênes dans la grande tradition de la lexicographie italienne. L'intérêt de l'œuvre ne réside pas tant dans ses sources que dans la manière dont elle les a restructurées et complétées de grécismes, de digressions et de *uersus differentiales*, aboutissant à un travail original qui fait la fierté de son auteur (*hoc opus ... cuncta declinationum opera superabit*, cf. p. 25 n. 6). Comme le souligne A. Cizek, tout un travail d'élucidation raisonnée de ses sources doit être mené, à travers Isidore, Hugutio, le *Graecismus* (en comparant les entrées de Gautier avec les gloses correspondantes de ce manuel). Une édition du *Speculum* serait en effet de première importance pour retracer la mise en circulation de vers différentiels qui seront ensuite enregistrés par la tradition lexicographique et grammaticale.

Elisa Guadagnini, Giulio Vaccaro, «*Da mi se inzenzia la gramatica a buj*: un glossaire de la région médiane du XIV^e siècle» (p. 83-91) présente la *Grammaire angélique*, datable de la seconde moitié du XIV^e siècle, un traité qui porte sur les verbes, et propose, après chaque paragraphe, une phrase italienne accompagnée de sa traduction latine, puis une liste de verbes latins regroupés par champs notionnels avec leur traduction italienne. On relève ainsi un total de douze phrases en italien pourvues de leur traduction latine et 152 paradigmes de verbes latins glosés par des verbes italiens. Cette entreprise, conçue pour un public non lettré, qui a besoin du latin pour des motifs professionnels, constitue un réservoir précieux pour la connaissance du répertoire linguistique italien.

Brian Merrilees (« Le lexique de Saint-Omer, BM 644 et la famille *Aalma* », p. 111-127) se concentre ici sur l'insertion du manuscrit de Saint-Omer dans la grande famille *Aalma* de glossaires latin-français, qui avait été premièrement mise en lumière par Mario Roques. Saint-Omer en représente la plus longue version connue, rédigée en langue picarde vers 1430/1440. Au matériau commun, Saint-Omer a ajouté un certain nombre de sources, qui témoignent d'une capacité de réélaborer les matériaux à sa disposition ; on relève d'autre part que cette version est à mettre en relation avec le *Dictionarius* de Firmin Le Ver, élaboré au même moment et dans la même région, et qu'il présente en outre des parallèles textuels significatifs avec les *Vocabularius compendiosus et familiaris* (c. 1490), ainsi qu'avec le *Glossarium gallico-latinum* (Montpellier, H110). Ces rapprochements soulignent une fois de plus la nécessité cruciale de disposer d'éditions des textes pour pouvoir mener des comparaisons, et l'intérêt de la collection LLMA. C'est cette comparaison qui permet de dégager ici un certain nombre de néologismes attestés dans le manuscrit de Saint-Omer (on en trouvera une liste non-exhaustive aux pages 118-120). La version de Saint-Omer présente en effet l'originalité, dans la famille *Aalma*, d'apparaître comme un *Catholicon* francisé, au sens où des passages entiers sont traduits ou résumés en français, témoignant ainsi d'une « érudition aisée » qui aboutit à créer une « *Aalma* unique ».

Antonio Rollo (« Alle origini della lessicografia umanistica. Prime ricerche sul Vat. gr. 877 », p. 181-213), montre que la méthodologie de l'enseignement, tel que pratiqué par les maîtres grecs dans les écoles italiennes du xv^e siècle, tourne majoritairement autour de la lecture des auteurs, sur le double pivot constitué par l'explication de texte et l'acquisition de la compétence lexicale. L'exigence posée est d'ailleurs que l'enseignant grec doit maîtriser parfaitement le latin (rappelée dans une lettre des plus intéressantes, datée de 1396, citée p. 182 n. 3). Dans cette perspective, le ms. Vat. gr. 877, un ms. du xv^e siècle qui suit un ordre alphabétique sommaire de la première lettre, se révèle de première importance pour une approche du matériel lexicographique gréco-latin. On rapprochera évidemment cette contribution de celle de Giuseppe Ucciardello, « I 'lessici retorici' dall'antichità all'umanesimo. Nuove acquisizioni e prospettive di ricerca » (p. 227-270).

2. Sciences et médecine

Les *Sinonoma Bartholomei* (« Structure, sources et lexique d'un glossaire médical »), présentés par Ana Isabel Martín Ferreira (p. 93-109) sont un glossaire médico-botanique transmis par un unique manuscrit de la fin du xiv^e siècle. Bien qu'il ait été attribué à John Mirfield, auteur du *Breuiarium Bartholomei*, par l'éditeur de ce dernier texte, J.L.G. Mowat, la relation entre les deux textes demande encore à être éclaircie, ce qui devra tenir compte du fait que les manuscrits médicaux sont en réalité nombreux à contenir des glossaires plus ou moins liés à l'ouvrage et censés aider le lecteur. Les *Sinonoma* se présentent comme une liste de 1227 entrées, qui suivent un ordre alphabétique approximatif, qui ne va pas au-delà de la deuxième lettre et est de surcroît altéré par l'insertion de séries de gloses vernaculaires. Sa source principale est l'*Alphita*, mais on note que la proportion d'hellénismes a connu une nette diminution, alors que la part de la terminologie arabe a parallèlement augmenté (on regrettera à ce propos qu'aucun rapprochement n'ait été tenté avec les relevés effectués dans le volume d'*ALMA* 1995 consacré aux néologismes).

Alexandro Garcia Gonzalez présente, avec « L'etimologia nei glossari medici medievali » (p. 57-70), une série d'exemples, illustrant l'attitude du lexicographe médiéval

face à l'opacité de la langue, lorsqu'il est confronté à ses propres limites touchant à la connaissance du grec et de l'arabe. Les exemples sont pris dans l'*Alphita*, glossaire salernitain anonyme de la première moitié du XIII^e siècle, et dans les *Sinonoma Bartholomei*, présenté comme un glossaire de John Mirfield, de la fin du XIV^e siècle (cf. supra...), et comparés avec deux grands dictionnaires, la *Clavis sanationis*, de Simon de Gênes (1303) et le *Liber pandectarum medicinae* de Matthieu Silvaticus (1342). La méconnaissance des langues étrangères à la latinité entraîne fatalement de la part du lexicographe le recours à l'étymologie comme moyen d'interprétation des mots étrangers arrivés dans la langue latine. Deux cas sont alors possibles : soit la racine étrangère est correctement identifiée, soit l'auteur se lance dans un rapprochement erroné. L'analyse des lexiques énumérés ci-dessus montre que dans 65 % des cas les étymologies sont correctes. L'Auteur concentre donc son analyse sur les autres cas, en s'appuyant sur des exemples de métanalyses fautives : *eliospargus* rapproché de *helios*, *figelta* rapproché du latin *fi(n)go*, *obtalmia* dérivé de *ob = contra + talmon = oculus*, *scothomia* de *scothos = uidere + mias = musca*, *quasi uisio muscarum*, *epilatum* de *epi = supra + fero, fers*, qui constitue un cas particulièrement intéressant, en ceci qu'il met en jeu trop de déformations dues au iotacisme pour que le compilateur ait la moindre chance de retrouver l'étymologie grecque correcte. Ces cas-limites, qui sollicitent le plus l'imagination du lexicographe, constituent évidemment un angle très intéressant, car c'est dans les erreurs que se dévoilent les mécanismes de pensée qui se mettent en place quand il n'y a pas de recours possible à des racines avérées. Le choix judicieux des exemples fait regretter que l'on n'ait pas esquissé un embryon de typologie, même provisoire et réduite, des paramètres qui déterminent les recours à ces étymologies aventureuses.

Enrique Montero Cartelle, «Los glosarios médicos de la Edad Media: las deformaciones léxicas y la selección de términos» (p. 129-157) reprend cette même approche en soulignant à quel point le langage technique médical devient rapidement opaque, entraînant erreurs, confusions, déformations. La connaissance renouvelée de la médecine grecque, transmise via la science arabe à partir de Salerne puis de Tolède, déclenche l'introduction d'arabismes et l'apparition de glossaires destinés à clarifier ces termes issus des traductions. L'étude présente un certain nombre de cas où l'on voit les lexicographes tenter de faire œuvre utile, bien qu'il ne soit pas en leur pouvoir de rectifier les déformations dont la transmission a d'ores et déjà commencé (p. 141-144).

Dans cette perspective, le projet présenté par Silvia Tornato, «Pour un lexique des sciences au Moyen Âge», p. 213-225 offre des perspectives prometteuses pour les lexicographes des sciences.

3. Philosophie

«*Li ars d'amour, de vertu et de boneurté* (c. 1300) : la constitution du lexique philosophique à l'aube d'une nouvelle tradition vernaculaire», communication présentée par O. Collat (p. 39-55), évoque la constitution d'un glossaire philosophique à usage des laïques, composé pour faciliter la lecture du traité de Guy d'Avesnes, fils cadet de Jean d'Avesnes et évêque d'Utrecht. Adapté de Thomas d'Aquin, donc très tôt après la rédaction de l'original, le contenu propose aux laïques, en langue vernaculaire, un mélange de philosophie et de théologie, transmis aujourd'hui par deux manuscrits, qui débute par un glossaire d'un peu plus de 200 entrées, comportant des lemmes français suivis de leur définition également en français. *Abis (habitus)* est par exemple ainsi défini : *c'est c'au-*

cuns ait manière aparillie d'aucune cose dire ou faire, et s'est a chou ables. Ce lexique est destiné à servir à la lecture du traité pour des lecteurs auxquels le vocabulaire philosophique est par nature peu familier voire déroutant. Ce lexique se caractérise par sa richesse lexicologique mais aussi par un nombre finalement assez réduit de termes, qui reflète la variété des sujets abordés par l'auteur. Il ne présente cependant aucun renvoi ni système d'indexation, ce qui impose de le lire en continu pour en tirer profit. Il témoigne néanmoins du renouvellement lexical de la seconde moitié du XIII^e siècle, et du moment où le français s'approprie de nouveaux domaines.

4. Théologie et langage biblique

Ana Gómez Rabal («L'amour réciproque: Du néologisme cicéronien *redamare* à la survivance médiévale du concept, le cas du glossaire BAV, Vat. lat. 1469, ff. 83v-155v», p. 71-81) retrace l'origine du terme *redamare*, apparu dans le *De amicitia*, pour rendre le grec ἀντιφιλεῖν, qui est sous-représenté dans les lexiques et les dictionnaires du latin médiéval, alors qu'une enquête plus serrée démontre que le mot a continué de vivre, repris par Augustin, Bède, Guigues I, Bernard de Clairvaux (on notera toutefois que le commentaire du Cantique par Bernard dépend de celui de Bède), Baudouin de Ford, Bernard de Morlaix, Godefroy de Fontaines, Gertrude d'Helfta, et Dino del Garbo. Les citations réunies pour le dossier montrent que la notion d'amour réciproque est bien saisie, et rendue de façon adéquate par *redamare*, en contexte profane comme religieux, mais que la comparaison avec le glossaire fait apparaître que le mot n'y est pas repris; ce qui apparaît toutefois comme peu surprenant, contrairement aux conclusions de l'auteur, étant donné qu'aucun lecteur du *Glossarium biblicum* ici étudié n'irait chercher ce mot dans un glossaire de la Bible, même s'il a été utilisé par une poignée de commentateurs.

Judith Olszowy-Schlanger («Glossaires bibliques bilingues hébreu-langues vernaculaires au Moyen Âge (IX^e-XIII^e siècles): la diversité des genres», p. 159-179) propose une typologie qui distingue trois genres d'instruments: les glossaires-traductions, les glossaires grammaticaux, les glossaires exégétiques. Les glossaires du premier type, qui sont aussi les plus anciens, sont aujourd'hui conservés à l'état de fragments, et présentent des traductions en grec (en caractères grecs) ou plus souvent en arabe (en caractères hébraïques), dans lesquelles les lemmes suivent l'ordre du texte biblique, en donnant le sens de chaque mot dans son contexte, parfois même, dans le cas des glossaires hébreu-arabe, d'autres occurrences du mot dans d'autres versets bibliques. Le second type, plus développé que le premier, inclut des analyses grammaticales détaillées, et ne concerne que la Bible. Le troisième type, plus complexe encore, est celui où «l'étude du vocabulaire rejoint les explications de type exégétique tirées de la tradition rabbinique de l'époque du Talmud et des Gaonim». Ce dernier type de glossaire utilise les traductions vernaculaires comme un des moyens d'explication des lemmes. Il en existe en Orient pour le Talmud, en Occident pour la Bible. Le choix des lemmes y est fondé sur leur rareté ou sur leur difficulté sémantique ou grammaticale, ou encore sur la difficulté de saisir leur sens dans un contexte donné. Ce genre extrêmement important est malheureusement encore sous-représenté dans les éditions.

Anne GRONDEUX
CNRS-HTL